

L'arbre (tenace) de la rue Esplanade



**NATHALIE PETROWSKI
RENCONTRE
ARMAND VAILLANCOURT**

L'atelier montréalais du sculpteur Armand Vaillancourt est une ancienne maison bourgeoise qui a une vue imprenable sur le mont Royal. Le sculpteur l'a achetée en 1979 à une congrégation juive qui l'avait transformée en synagogue. La maison en pierre grise, payée 83 000 \$ et valant aujourd'hui un demi-million, s'élève majestueusement au coin d'Esplanade et Rachel. Un décorateur professionnel pourrait en faire un paradis pour bobos (bourgeois bohémiens) branchés.

Armand Vaillancourt lui en a fait une « cour à scrappe » sur trois étages.

Impossible d'y faire un pas sans trébucher sur un bout de métal fondu, un tronç d'arbre rapporté du Labrador, un bouquet de gallons en plastique, une montagne de papiers, des tableaux, deux ou trois vélos, dix ou onze pots de peinture.

Comme bien des gens du monde culturel, j'ai l'impression de connaître Armand Vaillancourt depuis toujours. Dès qu'il ouvre la bouche dans un spectacle, une manif ou tout autre événement collectif, je sais d'avance qu'il va dire que le monde est mené par des pourris, que l'injustice est rampante, que la planète se meurt et qu'elle regorge d'enfants battus, de femmes violées, d'êtres humains affamés, opprimés, exploités, torturés. Amen. Je connais tellement son discours (qui ne change jamais) que je ne l'entends plus.

En même temps, j'ai découvert la semaine dernière, en parcourant un nouveau bouquin qui lui est consacré, que j'ignorais bien des choses sur ce gars de la campagne déguisé en artiste engagé et en agitateur social, qui a vécu plusieurs vies avant de devenir l'un des sculpteurs les plus marquants du Québec et du Canada.

Le bouquin en question, publié chez Lanctôt et traduit de l'anglais, s'intitule *Jouer avec le feu*. Il a été écrit par John Grande, un critique d'art, fils de diplomate canadien, né à Montréal et élevé dans les ambassades canadiennes du monde entier.

Grande s'est lié d'amitié avec Vaillancourt en 1987, à Sainte-Foy, sur le chantier de *Drapeau blanc*, une déroutante collection de rochers blancs importés du Saguenay, disposés en forme de flèches et peints de poèmes de Miron, Leclerc, Vigneault et Simone Monet-Chartrand.

Avant John Grande, au moins trois auteurs ont tenté d'écrire un livre sur Vaillancourt et son oeuvre. En vain. Leurs entreprises commençaient toujours bien avant d'être sabotées par ce sculpteur que certains qualifient de fou furieux et qui, pour aucune raison précise, piquait une crise de nerfs et menaçait de poursuivre. Il a fait le coup à Grande qui, contrairement aux autres, s'est entêté.

Pour ce critique d'art, Vaillancourt est un artiste immense et important dont l'oeuvre colossale est traversée par des éclairs de génie. Il



Photo MARTIN CHAMBERLAND, La Presse

Armand Vaillancourt, un artiste bâti comme un boeuf qui a toujours su prendre le taureau par les cornes.

est aussi, à ses yeux, non pas un agitateur social toujours prêt à sauter dans le train d'une bonne cause, mais un anarchiste. Autrement dit, un homme réfractaire à toute forme de pouvoir qui n'hésite pas à retourner sa veste contre tout le monde et son père. Plusieurs de ses amis, y compris le sculpteur Rousil à qui il a déclaré la guerre pendant la contestation des expropriés de Mirabel, ont tous un jour ou l'autre goûté à son amère médecine. Certains affirment que l'arme de prédilection de Vaillancourt est l'intimidation. La semaine dernière pourtant, assis à la vaste table de réfectoire dans son salon-débaras, Vaillancourt semblait plus intimidé que d'autre chose. Tellement intimidé qu'il n'a pas osé sortir son enregistreuse et enregistrer l'entrevue pour ses archives personnelles comme il le fait habituellement. « Je croyais que tu étais contre l'idée, alors je n'ai pas insisté », m'a-t-il avoué timidement plus tard.

Était-il vraiment intimidé ou jouait-il la carte du fin diplomate et du charmant politicien ? Je ne le saurai jamais.

Pendant deux heures, Armand Vaillancourt m'a parlé sans répit de sa vie pour le moins agitée, mais d'une manière si décousue et avec un tel déluge de mots et d'idées, que j'ai émergé de l'exercice confuse et étourdie.

À 71 ans (72 en septembre), le prix Borduas 93, roi universel du recyclage, ressemble à l'arbre de la rue Durocher, sa première sculpture

montréalaise : droit, fier, tenace et pas tuable.

D'une énergie et d'une forme physique redoutables, le corps mince et musclé (avoir un corps mou serait la pire insulte, affirme-t-il), le visage lisse et à peine ridé, la crinière blanche touffue, il fait vingt ans de moins que son âge et déclare candidement que « la vieillesse, ça viendra un jour ». Le plus tard possible, s'entend.

Père de six filles dont une de 45 ans et d'Alexis, son unique garçon de 9 ans, Vaillancourt croit que sa vigueur est purement génétique, qu'elle lui vient de son père, Donat Vaillancourt, un cultivateur, postillon et anarchiste à sa façon, qui a élevé ses 17 enfants à la dure.

Né en 1929 à Black Lake, dans les Cantons-de-l'Est, Vaillancourt a vécu dès l'âge de 3 ans sur une ferme de 300 acres à Saint-Fernand de Halifax.

Malgré la modernité criante de ses oeuvres, Vaillancourt est un pur produit du monde rural, un homme habitué aux gros travaux effectués avec des charrues et des chevaux, aux écoles de rang chauffées au poêle à bois, aux chaleurs meurtrières et aux hivers violents qui s'abattent sans merci sur la désolation de la campagne.

De toutes les histoires de son enfance, il y en a une qui semble tout droit sortie d'une scène de *Mon oncle Antoine*. Comme le petit garçon du film de Claude Jutra, Armand Vaillancourt a dû un jour lui aussi aller chercher une morte au village.

C'était au début du printemps pendant les grosses crues qui faisaient déborder la rivière Bécancour.

Le cheval de Vaillancourt s'est enlisé dans une cote, précipitant le cerceuil dans le fossé. Vaillancourt, encore adolescent, a tenté tout seul pendant de longues minutes angoissantes de remettre le cerceuil dans la carriole. Peine perdue. Un fermier du coin est venu lui prêter main-forte. Vaillancourt est arrivé à la gare de Black Lake avec le cerceuil à la nuit tombante. Pas une fois pendant cette pénible journée, le jeune homme a-t-il eu peur de la morte ni songé l'espace d'une seconde à s'enfuir.

La mort, pour Vaillancourt, a toujours été quelque chose de normal et de naturel. « Plusieurs fois dans ma vie, j'ai fait des choses dangereuses où j'aurais pu mourir. Je les faisais quand même parce que la mort était un prix que j'ai toujours été prêt à payer. »

En fin de compte, Armand Vaillancourt n'a jamais eu à payer de sa vie pour ses excès. Il estime en revanche qu'il n'a cessé de payer pour son engagement politique. De payer financièrement. Le jour de notre rencontre, Gaz Métropolitain menaçait de lui couper le gaz pour factures impayées. Son auto, une Renault 84, avait failli rendre l'âme le matin même. Quant à la maison achetée vingt ans plus tôt, Vaillancourt la paie encore après l'avoir réhypothéqué pour réaliser un de ses mégaprojets.

La meilleure façon de punir un artiste qui parle trop (et qui dit parfois n'importe quoi), c'est de l'exclure de la course aux contrats. À cet égard, le sculpteur a été puni plus souvent qu'autrement.

« Y'a pas un artiste au monde qui a été aussi ostracisé que moi pour ses idées. Ils ont tout fait pour me détruire et ils ont passé proche de réussir. Ils ont détruit ma fondrie à Coteau-du-Lac par pure vengeance. Ils ont détruit et massacré mes sculptures, dont celle pour la ville de Toronto et dont il ne reste plus rien. Rien du tout. Ça, je ne l'ai jamais digéré. »

La sculpture en question, créée pendant le Symposium internatio-

nal de sculpture de High Park, à Toronto en 1967, s'intitulait ironiquement *Je me souviens*. C'était une oeuvre monumentale de 340 tonnes d'acier coulé. Au moment du montage, la controverse éclata et le contrat fut annulé. L'affaire défraya les manchettes à la grandeur du pays, soutirant même un commentaire du célèbre sculpteur britannique Henry Moore qui déclara : « J'ai dû aussi, comme Vaillancourt, affronter la critique. Mais si Vaillancourt est fort, et je crois qu'il l'est, il ne se laissera pas affecter par la critique. »

Moore ne croyait pas si bien dire. Non seulement Vaillancourt était fort comme un boeuf mais il était entêté comme dix mules. À la fin des années 70, il revint à la charge, proposant au maire de Toronto soit de monter la sculpture tel que prévu, soit de la rapatrier au Québec. La deuxième solution l'emporta mais à une condition : que Vaillancourt paie de sa poche les frais de transport.

Ne regardant pas la dépense, Vaillancourt loua un convoi de huit semi-remorques qui prirent la direction de Coteau-du-Lac. Prix du voyage : douze mille dollars.

Pendant presque vingt ans, l'oeuvre sommeilla en pièces détachées dans un champ, à Coteau-du-Lac. L'année dernière en se promenant dans le secteur, Vaillancourt découvrit à son grand désespoir que l'oeuvre avait disparu. Il cria immédiatement au sabotage et au complot politique, refusant de reconnaître la possibilité que les « scrappeurs » du coin aient volé les pièces pour les fondre ou les revendre.

John Grande croit que l'engagement politique de Vaillancourt l'a rendu parano. En même temps, il reconnaît que le sculpteur a souvent été censuré.

« Alors que de ses oeuvres ont été acquises par plusieurs musées au Canada, à Tokyo ou à Paris, écrit-il, Vaillancourt n'a jamais présenté d'expositions individuelles importantes dans un musée au Québec ou au Canada. »

S'ajoute à cette situation pour le moins étrange, l'absence de traces de Vaillancourt à Montréal, à l'exception de *La Force*, une sculpture en fonte sur le mont Royal.

Le prix Borduas 93 a créé des oeuvres à Chicoutimi, Asbestos, Saint-Domingue, San Francisco, aux Îles-de-la-Madeleine et à Charlottetown. Partout sauf chez lui.

« Ça fait 50 ans que je vis à Montréal, tonne-t-il, et 50 ans, que je n'ai pas eu de contrat. Un gars vivant, comme moi ! »

Vaillancourt s'est consolé dernièrement pendant le Festival Montréal en lumières qui, de concert avec l'hôtel Delta, lui a commandé une installation. Dédiée à la Grande Paix de Montréal signée avec les Premières Nations en 1701, l'installation de 38 pieds de haut, érigée coin Durocher et Sherbrooke, ressemble le jour à un vulgaire échafaudage de métal. À la nuit tombée pourtant, elle s'allume et embrase le ciel de flammes rouges qui se mêlent aux phares et aux feux de circulation. Si l'arbre de la rue Durocher, créé quelques mètres plus loin, n'avait pas été déraciné en 1969, on pourrait mesurer aujourd'hui tout le chemin parcouru par ce formidable sculpteur. Ce sera pour une autre fois.



L'Acura RL 2001

598 \$/mois* La berline Acura la plus raffinée possède : moteur de 210 chevaux

- système d'assistance de la stabilité du véhicule (VSA)
- système de traction asservie (TCS) • coussins gonflables avant et latéraux • habitacle garni de cuir et de ronce de camphre • chaîne sonore Bose* de 225 watts avec changeur CD de 6 disques • système Homelink* • phares à décharge de haute intensité (HID) • système perfectionné de filtration d'air micrométrique • services d'assistance routière 24 heures sur 24 • Pour savoir où se trouve le concessionnaire le plus près, rendez-vous au www.acura.ca ou composez le 1888-ACURA-9.

Ceci devrait améliorer votre temps de réaction.

Une vision qui inspire un élan de passion.



*OFFRE DE LOCATION-BAIL D'UNE DURÉE LIMITÉE portant sur l'Acura 3.5RL 2001, modèle KA965JIT, et faite seulement par l'entremise de Honda Canada Finance Inc. Mensualité de location de 598 \$ pendant 48 mois S.A.C. Acompte de 9 765 \$ ou échange équivalent et première mensualité exigibles. Taux annualisé de location de 5,8 %. Coût total de location de 38 469 \$. Franchise de 96 000 km ; frais de 0,10 \$ le kilomètre excédentaire. Transport et préparation (950 \$) inclus. Taxes, immatriculation et assurance en sus. Option d'achat au terme de la location bail pour un montant additionnel. Le prix de location des concessionnaires peut être inférieur. Pour plus d'information, consultez votre concessionnaire Acura. *Bose est une marque déposée de Bose Corporation. **Homelink est une marque déposée de Prince Corporation, une division de Johnson Controls.